

Riquet

A la houppe



Charles Perrault

www.plume-direct.fr

www.plume-direct.fr

Date de publication : 27/09/2013

ISBN : **978-2-9534938-Je-6.019**

Tous droits réservés®

Ce conte de Perrault, fait partie du premier recueil de contes pour enfants existant, et est paru en 1697 dans l'ouvrage « Les contes de ma mère l'Oye », comprenant entre autres : La Belle au Bois Dormant, Peau d'Âne, Le Petit Poucet...

L'auteur est certainement l'un des tous premiers à avoir adapté pour les enfants ces contes populaires, d'abord réservés aux adultes et donc bien plus osés à l'époque.

On notera, à la fin de l'histoire, l'incontournable « moralité » qui accompagnait toujours ces contes.

Il était une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid, si mal fait, qu'on se demanda longtemps s'il avait vraiment forme humaine. Une fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisserait pas d'être aimable, parce qu'il aurait beaucoup d'esprit : elle ajouta même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en aurait à la personne qu'il aimerait le mieux.

Tout cela consola un peu la pauvre reine, bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain garçon. Mais il est vrai que sitôt qu'il sût parler, il disait de fort jolies choses et il avait dans ses actions un je-ne-sais-quoi de si spirituel, qu'on tombait sous le charme. Il faut vous dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la tête, ce qui lui valut le sobriquet de Riquet à la Houppe, Riquet étant le nom de sa famille.

Au bout de sept ou huit ans, la reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles. La première qui vint au monde était plus belle que le jour. La reine en fut si heureuse qu'on craignit pour elle la douleur d'une si grande joie. La même fée qui avait assisté à la naissance du petit Riquet était présente et, pour modérer la joie de la reine, elle déclara que la petite princesse n'aurait point d'esprit et, même, qu'elle serait aussi stupide qu'elle était belle. La reine s'en trouva fort mortifiée. Pourtant, à la naissance de sa seconde fille, elle fut encore plus en peine. La seconde fille dont elle accoucha se trouva être extrêmement laide.

- Ne vous affligez pas, madame, lui dit la fée, votre fille sera récompensée car elle aura tant d'esprit qu'on ne s'apercevra pas qu'il lui manque la beauté".

- Dieu le veuille ! répondit la reine ; mais n'y a-t-il pas moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée qui est si belle ?

- Je ne puis rien pour elle, madame, du côté de l'esprit, lui dit la fée, mais je puis tout du côté de la beauté ; et comme il n'y a rien que je puisse vous refuser pour vous satisfaire, je vais lui donner le don de rendre beau

ou belle la personne qui lui plaira.

A mesure que les deux princesses grandissaient, leurs perfections croissaient. On ne parlait partout que de la beauté de la grande et de l'esprit de la cadette. Pourtant, leurs défauts augmentaient beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, quant à l'aînée, elle devenait de plus en plus stupide : ou elle ne répondait rien à ce qu'on lui demandait, ou elle répondait par une sottise. Avec cela, elle était si maladroite qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses vêtements.

Quoique la beauté soit d'un grand avantage chez une jeune personne, la cadette l'emportait toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord, on allait du côté de la plus belle pour la voir et l'admirer, mais après on allait à celle qui avait le plus d'esprit pour l'entendre dire mille choses spirituelles. On était étonné de voir, en moins d'un quart d'heure, que l'aînée n'avait plus personne autour d'elle et que tout le monde se pressait autour de la cadette. L'aînée, quoique fort stupide, le remarquait bien. Elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La reine, bien que pleine de sagesse, ne put s'empêcher de lui reprocher sa bêtise à plusieurs reprises. La pauvre princesse faillit en mourir de douleur.

Un jour qu'elle s'était retirée dans un bois pour y pleurer son chagrin, elle vit venir à elle un petit homme fort laid, mais richement vêtu. C'était le jeune prince Riquet à Houppe qui, étant devenu amoureux d'elle par les portraits qu'il en avait vus, avait quitté le royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir et de lui parler. Ravi de la voir seule, il l'aborda avec tout le respect et toute la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait maints compliments d'usage, qu'elle semblait bien mélancolique,

il lui dit :

- Je ne comprends pas, madame, comment une personne aussi belle que vous l'êtes peut être aussi triste que vous paraissez : car quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche la vôtre.

- Cela vous plaît à dire, monsieur, lui répondit la princesse et elle en demeura là.

- La beauté, reprit Riquet à la Houppe, est un si grand avantage qu'elle doit tenir lieu de tout le reste ; et quand on la possède, je ne vois rien qui puisse vous affliger beaucoup.

- J'aimerais mieux, dit la princesse, être aussi laide que vous, et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, et être bête autant que je le suis.

- Il n'y a rien, madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire ne pas en avoir. Il est de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on croit en manquer.

- Je ne sais pas cela, dit la princesse, mais je sais que je suis fort bête et c'est de là que vient que vient le chagrin qui me tue.

- Si ce n'est que cela, madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur.

- Et comment ferez-vous ? dit la princesse.

- J'ai le pouvoir, madame, fit Riquet à la Houppe, de donner de l'esprit autant qu'on en saurait avoir, à la personne que je dois aimer le plus ; et comme vous êtes, madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous ayez autant d'esprit qu'on peut en avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser.

La princesse demeura tout d'abord coite.

- Je vois, reprit Riquet à la Houppe, que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m'étonne pas, mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre.

La princesse avait si peu d'esprit, et en même temps si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais ; de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui était faite. Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houppe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sentit tout à coup transformée. Elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisait, à le dire d'une manière fine, aisée et naturelle. Elle commença, alors, une conversation galante et soutenue avec Riquet à la Houppe. Elle babilla même d'une telle sorte que Riquet à la Houppe pensa lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en était réservé à lui-même.

A son retour au palais, la cour ne sut que penser d'un changement si subit et si extraordinaire. On lui avait ouï dire autant d'impertinences auparavant qu'on lui entendait dire de choses sensées et infiniment spirituelles désormais. La cour se montra enchantée de cette transformation, excepté la cadette qui, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, paraissait auprès d'elle une guenon fort désagréable. Le roi lui-même se rangeait à ses avis. On prétend même qu'il tenait parfois conseil dans ses appartements.

Le bruit de ce changement se répandit bien vite dans les royaumes environnants. Tous les jeunes princes firent des efforts pour se faire aimer et presque tous la demandèrent en mariage ; mais elle n'en trouvait aucun qui eût assez d'esprit. Elle les écoutait tous sans toutefois s'engager. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait de sa personne, qu'elle ne pût s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père s'en étant aperçu lui dit qu'il la laissait maîtresse d'elle-même sur le choix de son époux et qu'elle n'avait qu'à se déclarer. Comme, plus on a d'esprit, plus on a de la peine à prendre une ferme résolution, elle demanda, après avoir remercié son père, qu'il lui

donnât du temps pour y penser.

Elle alla, par hasard, se promener dans le même bois où elle avait trouvé Riquet à la Houppe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avait à faire. Dans le temps qu'elle se promenait, tout en rêvassant, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme plusieurs personnes qui vont et viennent et qui s'activent. Ayant prêté l'oreille, elle ouït que l'un disait : "Apporte-moi cette marmite" ; l'autre : "Donne-moi cette chaudière" ; l'autre encore : "Mets du bois dans ce feu".

La terre s'ouvrit en même temps et elle vit, sous ses pieds, comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons, et de toutes sortes d'officiers nécessaires pour préparer un grand festin. Il en sortit une bande de vingt ou trente rôisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue et qui, tous, la lardoire à la main et la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence, au son d'une chanson harmonieuse.

La princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travaillaient ainsi. « C'est, madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la Houppe, dont les noces se feront demain. » La princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avait été jusque-là, et se ressouvenant tout à coup de la promesse faite à Riquet à la Houppe de l'épouser dans le délai d'un an, en tomba de haut. Ce qui faisait qu'elle ne s'en souvenait pas, c'est que, quand elle avait fait cette promesse, elle était bête. En prenant le nouvel esprit que le prince lui avait donné, elle avait oublié ses sottises.

Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade, que Riquet à la Houppe se présenta à elle, brave, magnifique, comme un prince qui va se marier.

- Vous me voyez, dit-il, madame, exact à tenir ma parole, et je ne doute pas que vous ne veniez ici pour tenir la vôtre.

- Je vous avouerai franchement, répondit la princesse, que je n'ai pas encore pris ma décision là-dessus, et que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez.

- Vous m'étonnez, madame, lui dit Riquet à la Houppe.

- Je le crois, dit la princesse, et assurément si j'avais affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverais bien embarrassée. Une princesse n'a que sa parole, me dirait-il, et il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis ; mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que, quand je n'étais qu'une bête, je ne pouvais néanmoins me résoudre à vous épouser ; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je ne l'étais, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là ? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu tort de m'ôter ma bêtise et de me faire voir plus clair que je ne voyais.

- Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houppe, serait bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, madame, que je n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie ? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit soient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas ? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, et qui avez tant souhaité en avoir ? Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaît ? Êtes-vous malcontente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur et de mes manières ?

- Nullement, répondit la princesse ; j'aime en vous tout ce que vous venez de dire.

- Si cela est ainsi, reprit Riquet à la Houppe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable des hommes.

- Comment cela se peut-il ? demanda la princesse.

- Cela se fera, répondit Riquet à la Houppe, si vous m'aimez assez pour

souhaiter que cela soit ; et afin, madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairait, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur.

- Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite que vous deveniez le prince le plus aimable.

La princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que Riquet à la Houppe parut, à ses yeux, l'homme le plus beau du monde, le mieux fait, le plus aimable qu'elle eût jamais vu. La princesse lui promit sur le champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtînt le consentement du roi, son père. Le roi, ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime pour Riquet à la Houppe, qu'il connaissait d'ailleurs pour un prince très spirituel et très sage, le reçut avec plaisir pour gendre. Dès le lendemain, les noces furent faites ainsi que Riquet à la Houppe l'avait prévu et selon les ordres qu'il avait donnés longtemps auparavant.

Quelques esprits retors assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent dans cette histoire, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils prétendent que la princesse, ayant réfléchi sur la persévérance du prince, sur sa discrétion, sur les bonnes qualités de son âme et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ni la laideur de son visage. Sa bosse lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos. Alors que jusque-là elle l'avait vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmait. Ces mauvais esprits disent encore que ses yeux, qui louchaient, ne lui en parurent que plus brillants et que leur dérèglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour et qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial et d'héroïque. Enfin, c'est ce que certains prétendent...

Moralité

*Ce que l'on voit dans cet écrit
Est moins un conte en l'air que la vérité même.
Tout est beau dans ce que l'on aime,
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.
Dans un objet où la nature
Aura mis de beaux traits, et la vive peinture
D'un teint où jamais l'art ne saurait arriver,
Tous ces dons pourront moins, pour rendre un cœur sensible,
Qu'un seul agrément invisible
Que l'amour y fera trouver.*